



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

Administration et Rédaction :

GRENOBLE,
RUE SERVAN, 8.

Politique et Hebdomadaire.

ABONNEMENTS

| | | |
|--------------------------|-----------|--------|
| | Six mois. | Un an. |
| Lyon et le Rhône..... | 6 fr. | 12 fr. |
| Autres Départements..... | 8 fr. | 15 fr. |
| Etranger, port en sus. | | |

Pour Lyon et le Rhône :

BOITE,
RUE DE CONDÉ, 39.

L'ÉTAT DE SIÈGE.

Ah! cristi, c'est ben temps qu'on me dépatrouille de c't état de siège et que je poye me lever. Velà six ans tantôt que j'y suis dessus ce siège en...miellant et y commençait déjà à me pousser de mousse comme au fromage, les artisans s'étaient mis après moi, les yraignes me faisaient leur taffetas sus le picou, et je pouvais pas selement les secouer, pace que dès que je branlais un peu, vlan, fallait me rasseoir et me remettre dans c't état de siège pour pas faire dans mes culottes.

Maginez-vous si c'était canant, les gones? Moi qu'aime tant à gigauder, j'étais arrapé par mon... fonds de boutique et je pouvais pas m'en



débranler sans risquer de me faire enlever la peau, comme ça m'est arrivé l'an dernier. Pis que c'était ben démarcourant pour un maître taffetaquier, que se gonfle le gigier de sentiments mocratiques et que veut s'assire rien que sus sa banquette prolétaire, c'était ben démarcourant de se tenir sus le trône, si tellement que me faudra une pleine gerle de vinaigre de Bouilli, comme on y appelle, pour me faire passer c'te odeur de bocon impérial.

Ah! voui, je m'en sis vu, allez! Vous savez comme ça m'était débaroulé dessus, c'te saloperie de maladie? C'était en sèpetante, au mois d'août, censément à cause que les Purschiens n'étaient entrés en France, que n'esse sortie une redonnance que disait comme ça qu'y fallait consequemment que les Français se mettaient tous sus le leur, de prussien. Tout naturablement c'te nouvelle m'a fiché la colique d'une feurce que je m'en sis vitement couru aux écommodités, mais tout le monde n'avient la foire comme moi. Nos



places étaient prises; mêmement que les autorités constipées aussi n'en avaient agraffé la courante et s'étaient ensauvées dans les Angleterre, à cause que les gones leur faisaient les cornes de ce qu'y z'avient fait dans leurs dra...peaux. Après ça, je me pensais qu'une fois que tous ces grands chienlits de menistres, de parfaits-sélateurs et autres z'empereurs se serient escannés de chez nous, les Purschiens se serient manquement en allés avé eusses, pace que tout ça, ça doit marcher ensemble, les Purschiens et la courante; mais je t'en flaque, y me sont demeurés après et y s'amenient pour me taper dessus le mien et j'ai rien qu'aveu à me tenir sus mon état de siège que me garantissait des ognés que m'auront déclaveté le tempérament. Vous comprenez que tant que je tenais mon purschien à moi à bouchon assis sus le siège, y gn'avait pas mèche que ses cousins l'appincent pour me le ressemeler à coups de triques.

Ça m'a tout de même bien servi c'te rebrique dans le temps, vu que j'avais pas d'assez gros canons pour me rebiffer contre ces Purschiens que fesient peter les leurs dix fois plus fort que les boîtes de la vogue; pis aussi c'était en bouvari dans la cambuse et y z'étaient une tapée d'artignoles et de gones-mouvants que, tout uniment à cause qu'y n'avient perdu leurs clefs, preniot celle-là des champs pour mieux se faire aller censément.

Enfin, tout ça n'a fini, les Purschiens se sont rentournés dans leur Prusserie du guiable et nous ont nettoyé le pavé. Moi tout de suite je me sis dépêché d'aller vider la tasse à café; je l'ai bien remondée avé la baliette, comme si ç'avait été z'un satia, je l'ai rincée, torchée avé un panaire si tellement que l'Assemblée n'aurait ben pu n'y faire sa frigousse sans qu'y n'y paraisse.

Adonque, j'étais bien content d'être bien aisé de ce que je me maginais que du mement que les Prussiens qu'avient fait venir c'te pidémie,



s'étaient embandés pour de bon chez eusses, gn'avait plus de besoin de prendre de merdecine et que nous étions guéris comme si Notre-Dame de Forvière s'en était mêlée. Ah! ben voui, y s'en manquait bigrement et les particuyers de Versailles fesient de z'incamos pire que si gn'avait aeu en France rien que de Cosaques brochés d'Arables et de sauvages; y quinchaiot que nous avions gobé le bocon du cholera, que toutes les mauvaises maladies nous étiont tombées dessus: la colique, la fièvre, la foire, le dévoiement, la courante, les feux de joie, la teigne, la rogne et la gâle, tout quoi, et que gn'avait de remède que de nous faire avaler de médecine Leroy au lieu de nous reficher dans l'état de siège. Allez, bon, entendu! Gn'a fallu y retourner, z'enfants, et c'te fois, ça été pire qu'avant; nou de nom! comme elle m'a fait aller, c'te purge qu'y m'ont flanquée, si je m'étais pas arrapé par les cheveux pour me retenir, tout n'y passait, depuis les boyes jusqu'au corgnolon, pis moi aussi. Pristi! y n'était fort le remède; gn'a pas que moi que n'en ai reliché de c'te tisane, elle a si bien gassé les boyes et piauté l'embuni à de pauvres melachons qu'y z'étiot pas habitués qui n'en sont morts je sais pas combien de mille, et gn'en a encore davantage d'autres, à qui ça n'a flanqué si fort la courante, qu'y n'ont passé de l'autre côté de l'eau et si loin censément qu'y ne pourront plus retrouver leur chemin pour revenir, à ce qu'on disait l'autre jour dans les jornaux.

Reusement que les gones de Lyon sont moneux et savent se défendre de la camarde; y savent faire peter leurs agottiaux, pis y z'ont le sirop Macors, le lissir de longue vie de l'Hôtel-Dieu et les topiques Bertrand, avé ça, pis la

bonne Vierge de Forvière; y se fichent pas mal du choléra et de l'état de siège. Aussi moi ça m'a pas fait tourner l'œil, ça m'a tant seulement tenu pendant trois ans après les Purschiens sur le siège comme si j'avais été un bouchon d'écomuns. Ça m'amusait pas, allez, mais gn'avait pas



à tortiller; rien qu'une fois que j'ai voulu prendre la barquette de Vienne pour me refaire, gn'a le Parfait de la Loire que m'a allongé une calôte, gn'a fallu me renvenir. Mais n'empêche, ça ne l'arrogardait pas ce Mssieu et je l'y ferai ben payer la casse, ayez pas peur, pace que c'était pas de jeu: c'est un frouillon, ou ben un borni-classe que connaît rien à l'ordissage des parfettures, pour avoir fait un coup comme ça, un pied failli, de taper sus un citoyen qu'a l'honneur de pas être de ses menistrés. A propos, écoutez-voire comme y n'a de malice c't'imparfait. Avait-y pas au l'idée l'an d'arnier de s'entendre avé les gros bargeois de Saint-Tétienne de nous siffler la moi-quié de note Archevêque, pace qu'y n'avait tiré ce plan, le mami, que, s'y reprenait aux gagats le vartigo d'assassiner les autorités, y commencent par l'Archevêque et que lui, le Parfait, y n'aurait le temps de s'escanner!

Enfin, suffit, tout ça que je veux japillier seulement, c'est que je sis content d'être dépiauté de c'te manigance et d'avoir poyu me torcher avé c'te ordonnance impériable du 11 août 1870. Et maintenant dès que je me serais nettoyé la frimousse et relingé à neuf, je me ramènerai à

APRÈS TANT DE LABEUR!...

ACTUALITÉ.

La scène se passe à la Chambre des députés, quelques jours avant le dimanche de Pâques; c'est à peine si l'Assemblée est en nombre, et encore la plupart des membres présents ronflent-ils sur leur pupitre ou flânent à la buvette.

Un membre de la gauche. — Messieurs, je crois répondre au vœu unanime de l'Assemblée en formulant une proposition de vacances que certes nous avons bien gagnées...

Sur tous les bancs. — Oh! oui!...

Le membre de la gauche. — Nous ne sommes plus au temps où une majorité oppressive imposait à votre ardeur, sur la demande d'un Malartre, des absences qui n'avaient qu'un but: permettre au gouvernement de retarder les réformes urgentes et d'échapper à tout contrôle pendant un temps aussi long que possible.

Un membre de la droite. — Tout en approuvant les intentions de l'orateur, je proteste contre ses dernières paroles.

Cris à droite. — Très-bien! très-bien!

Le membre de la gauche. — Jamais nous n'avons élevé les vacances à la hauteur d'un principe. Au contraire. C'est pourquoi j'ai l'honneur de proposer la résolution suivante:

« L'Assemblée se proroge jusqu'au 1^{er} mai. »

Un membre du centre gauche. — Messieurs, je me rallie de grand cœur à la proposition de mon honorable

Lyon. Ah! nom d'un rat, quelle fête! comme ça



sera chenu, comme nous vons nous faire peter la miaille! ça nous fera tant plaisir que nous en pleurerons à feurce de rire et que nous baverons comme de merluches!

Pisque tous les papiers vésicatoires de Napolion III sont flambés et que l'état de siège a piqué sa tête en Saône, à la revoyance, les frangins!

GUIGNOL.

DE LA CHINE AU GOURGUILLO.

La principale préoccupation du jour est dans les travaux de la Commission du budget qui promet, dit-on, de réviser l'assiette de l'impôt.

C'est pour aboutir à un résultat plus complet que cette Commission a accepté les vacances proposées à l'Assemblée, car ce repos obligera les plus insoncians à faire des études forcées sur la sieste.

Le clergé s'est vivement ému du projet qui doit retirer aux Facultés catholiques le droit de collation des grades.

Mais, on assure que tout s'arrangera grâce à la semaine sainte, pendant laquelle les catholiques français se permettent d'user à outrance des collations ordonnées par l'Eglise.

La question du divorce, substitué à la séparation de corps, est, nous assure-t-on, sur le point d'être résolue.

M. Mayer, pédicure, qui, en cette qualité, s'est beaucoup occupé de séparation de cors, vient d'adresser à la Chambre des députés un mémoire très-complet sur cette grave opération.

collègue, mais à une condition, c'est que les vacances dureront jusqu'au 1^{er} juin.

Un membre de la droite. — Au 1^{er} juillet.

Le membre du centre gauche. — Au 1^{er} juillet, si l'Assemblée le désire.

Un bonapartiste. — Il nous faut au moins ce temps pour conférer avec nos électeurs.

Le membre du centre gauche. — Depuis un mois que nous sommes ici, nous avons beaucoup travaillé.

Sur tous les bancs. — C'est écrasant.

Le membre du centre gauche. — Nous sommes harassés.

Un membre de la gauche. — Exténués!

Un membre de la droite. — Usés.

Un bonapartiste. — Epuisés.

Le membre du centre gauche. — Non-seulement nous avons validé nos élections, mais encore nous en avons invalidé un certain nombre, et c'est là un commencement de réformes dont nos électeurs nous sauront gré. Nos pouvoirs sont reconnus, que nous faut-il de plus pour le moment?...

Sur tous les bancs. — Rien.

Le membre du centre gauche. — D'ailleurs, il faut le reconnaître, les vacances sont encore ce qui nous divise le moins... (Un bâillement unanime contre la voix de l'orateur.) Quant aux lois que nous laissons en suspens, elles ne présentent aucun caractère d'urgence.

Un membre de l'extrême gauche. — Et l'amnistie?...

Autre membre de l'extrême gauche. — Et la loi municipale?...

Le membre du centre gauche. — Je veux dire, messieurs, qu'il serait imprudent de la voter trop précé-

Voilà qui fait honneur à la ville de Lyon dont M. Mayer est sans contredit le mayer (prononcez: meilleur) pédicure.

La question de l'Herzégovine est encore à l'ordre du jour.

Il est peu probable que les gouvernements européens se décident à accorder aux insurgés le droit de se constituer en état particulier. Et pourtant un gouvernement formé par ce peuple aurait certainement une tenue convenable. La géographie ne dit-elle pas, en parlant des Herzégoviens: Cette nation *selave*....

GOBE-MOUCHE.



PANTINS & FICELLES.

La presse continue à jouir d'une liberté qui ferait presque regretter l'état de siège.

La chambre des appels correctionnels, jugeant sur l'appel à *minimâ* du procureur général contre le gérant, le rédacteur et les imprimeurs du journal les *Droits de l'Homme*, les a condamnés: l'un à trois mois de prison, l'autre à six mois et les derniers à un mois de prison, et tous à 1,000 fr. d'amende.

Le même journal avait déjà été frappé, il y a quelques jours, ainsi que le *Peuple*, dans des circonstances qui donnent une haute idée du libéralisme de M. Dufaure.

Ces deux feuilles quotidiennes, qui paraissent dans des départements voisins de la Seine, ont été condamnées à d'assez fortes amendes pour n'avoir pas versé le cautionnement imposé aux organes de publicité fondés à Paris.

Le tribunal a jugé, en effet, que ces journaux dont la vente se fait surtout à Paris, où se trouvent, paraît-il, leurs bureaux, devaient être assimilés aux autres feuilles parisiennes.

pitamment. Ce sont là de graves questions, et nous ne saurions les mûrir trop longtemps. La méditation...

A droite. — Parfaitement! Très-bien!

Le membre du centre gauche. — Il importe de reprendre des forces.

Un membre de la droite. — Nous ne pouvons pas succomber sous la tâche. Ce ne serait pas la peine d'être député.

Un membre de l'extrême gauche. — Cependant, nous avons promis des réformes...

Un membre de la gauche. — Et nous les promettons toujours.

Un membre du centre gauche. — Rien ne presse en ce moment. Le pays est calme; nous sommes au pouvoir. Que lui faut-il de plus? Repoussons à un temps reculé les questions irritantes. (Un roulement croissant se manifeste dans la salle.) Méditons...

Un membre de la gauche. — Réfléchissons.

Un membre de la droite. — Reposons.

Un membre du centre gauche, assoupi. — Le printemps, les fleurs... (Il s'endort.)

Un membre de la gauche. — Pas de séance... (Il s'endort.)

Un membre de la droite. — Des vacances, Emilie... (Il s'endort.)

Un bonapartiste. — L'indemnité courra... (Il s'endort.)

Un membre de l'extrême gauche. — Tant pis! Les électeurs attendront bien... (Il s'endort.)

(Le sommeil ayant envahi jusqu'à la sonnette du président, il n'est pas procédé au scrutin.)

PIQUE-EMPEIGNE.

Les publications ainsi poursuivies auraient pu répondre que la meilleure preuve qu'elles ne paraissent pas à Paris, c'est qu'elles n'avaient pas été interdites par l'état de siège ; mais là n'est pas la question.

Ce qui ressort plus que jamais du jugement rendu par les tribunaux, c'est que le cautionnement d'un journal est basé non pas sur le chiffre des amendes qu'il risque d'encourir, mais sur le nombre de lecteurs auxquels il s'adresse.

Tous les gouvernements français qui ont peur de la publicité, comme s'ils ne faisaient jamais que des sottises, ne peuvent pas se figurer qu'un journal soit fondé pour autre chose que pour les attaquer ; et, comme ils savent combien sont nombreux leurs côtés faibles, nos gouvernants ont imaginé de tarifer les coups qu'ils reçoivent en raison du public en présence duquel la correction leur est administrée.

Ainsi, pour dire chaque jour ses vérités aux ministres dans une ville comme Paris, il faut un cautionnement de 24,000 fr.

Tous les huit jours, 12,000 fr. seulement.

A Lyon, où tout est moins cher qu'à Paris, on peut, pour ses 12,000 fr., douter continuellement des bonnes intentions de M. Ricard et de M. Dufaure ; et cela ne coûte que 6,000 fr. pour une fois tous les huit jours.

A Grenoble, à Bourg, à Valence, etc., les prix sont encore réduits de moitié. Dans ces localités, 6,000 fr. de cautionnement suffisent pour épancher sa bile dans une feuille quotidienne ; 3,000, s'il ne s'agit que d'un journal hebdomadaire.

Comme on le voit d'après cet aperçu, ce tarif, à l'opposé de celui des cochers de fiacre, est plus élevé pour la ville que pour la banlieue.

Pourvu qu'on dépose son argent, — car il est bien entendu que les gens sans le sou sont exclus de cette combinaison, — le gouvernement est satisfait. Il évalue le nombre des témoins, exhibe son tarif, puis, lorsqu'on a payé, il allonge tranquillement l'échine et dirait volontiers, comme l'huissier des *Plaideurs* :

Frappez, j'ai quatre enfants à nourrir...

Où le cautionnement des journaux ne signifie rien, on n'a pas d'autre sens.

Avec le progrès, il viendra peut-être un jour où, moyennant un abonnement annuel versé entre les mains des ministres, chaque journal pourra acheter le droit de dire toute sa pensée sans courir les risques de la Cour d'assises ou de la police correctionnelle.

C'est un nouveau tarif à étudier, et, dans la voie libérale où nous faisons de si grands pas, on ne peut douter du succès d'une pareille proposition.

PORC-ÉPIC.

PENSÉES D'UN VIEUX DE LA CHARITÉ.

Les gens soupçonneux sont ceux qui se grattent le plus, parce qu'ils ont toujours la puce à l'oreille.

×

Dans le monde de ces dames, on est généralement d'une grande... N'est-ce pas qu'elles sont *grues* elles ?

×

Les pâtisseries font de bons bonbons ; les clowns se contentent de faire de bons bonds.

×

Un Allemand me disait l'autre jour que le meilleur tabac était récolté en Belgique.

×

Les concierges ont cela de commun avec les balanciers, c'est qu'ils sont toujours dans *leur loge*.

×

Dans beaucoup d'élections contestées, il y avait des choses qui n'étaient pas claires, c'est pour cela que les députés élus dans ces élections ont été *enfoncés*.

PAREMENTS BLEUS.



GANDOISES DE LA SEMAINE.

L'armée territoriale continue à être réunie classe par classe, et tous les dimanches des milliers d'individus sont rassemblés pêle-mêle, au grand désespoir des territoriaux grincheux.

Pourtant ces réunions ont leurs avantages :

D'abord, elles permettent aux officiers d'exhiber leurs costumes neufs et de se donner la satisfaction d'étaler les galons dont le précédent ministère les a gratifiés.

En second lieu, elles empêchent aux insectes malfaisants de dévorer lesdits uniformes.

Enfin, c'est toujours une occasion de jouer aux soldats, que se garderaient bien de manquer ces mêmes officiers qui, pour la plupart, ont tant blagué la garde nationale.

Quant au côté vraiment militaire de la nouvelle organisation, il est probable qu'on s'en occupera plus tard.

Du temps de la garde nationale, M. R... avait accepté un grade, comme M. Prudhomme, pour défendre les institutions et, au besoin, pour les combattre.

Mais M. R... était un officier bien galonné, et, rien qu'en enfilant son uniforme, il sentait pénétrer en lui les capacités de tacticien et de stratège qui mènent à la victoire.

Un soir d'hiver, M. R... se rendait tranquillement au café en passant devant un factionnaire qui, depuis une heure, grelottait au port d'armes.

— Capitaine ! s'écrie d'une voix suppliante la sentinelle, capitaine ! vous qui commandez si bien...

— Que désirez-vous, répond M. R... flatté dans ses sentiments les plus intimes ?

— Si vous vouliez bien me commander quelque chose de chaud...

M. R..., qui depuis s'est beaucoup flatté des services rendus par lui, surtout au 21 mars, s'exécuta de bonne grâce.

Ce fut même, dit-on, la seule occasion qu'il eut de commander d'une façon opportune.

Les artistes lyonnais viennent de faire ouvrir par les journaux une souscription pour élever un monument funèbre au peintre Chenu.

L'idée a été malheureuse, car jusqu'à présent rien n'égale la virginité des feuilles de souscription.

Nous sommes comme cela à Lyon.

Si un épicière, un marchand de soie, un chef d'industrie se mettait à manifester au grand jour des sentiments artistiques et poussait le mépris de l'idée commerciale jusqu'à porter quarante sous à un journal pour pareil objet, le lendemain tous ses correspondants ne manqueraient pas de s'écrier :

— Voilà un homme qui n'est pas sérieux ; il faudra limiter scrupuleusement son crédit.

Ce qui n'empêche pas les commerçants lyonnais d'avoir une forte dose de sympathie pour tout ce qui touche aux beaux-arts.

Ils en dépensent si peu.

A propos de beaux-arts, il paraît qu'on va réorganiser l'école de ce nom.

La première réforme que doit faire l'administration, toujours soucieuse de prendre les choses par la base, consistera, dit-on, à changer l'orthographe d'*Ecole des Beaux-Arts*.

On sait, en effet, que cette désignation vient de ce que les élèves y travaillent d'après la bosse.

Désormais on écrira donc « Ecole des *Bossarts*. »

Les membres de la Société horticole de Lyon ont manqué une bien belle occasion de manifester leur existence.

Il y avait, au milieu de la place de Lyon, un magnifique champignon, poussé on ne sait comment dans le bassin central ; c'était une pièce étonnante et qui faisait venir l'eau à la bouche, rien qu'en se plaçant dessous.

Eh bien ! au lieu de cueillir ce phénomène du règne végétal, on l'a laissé tomber en morceaux. Et aujourd'hui il n'en reste absolument plus que le manche.

C'est bien la peine d'avoir une Société horticole.

Singulière coïncidence !

La fontaine de la place de Lyon s'est écroulée presque immédiatement après le départ de M. Robinet... de Cléry, notre ex-procureur général.

Plus de Robinet, plus de fontaine.

M. Senterre est dans de jolis draps.

Ne s'est-il pas organisé, pour la reconstruction de Salle-Bellecour, une Société qui a surtout pour intention de faire défiler sous nos yeux toutes les sommités artistiques en voyage ?

Que va devenir le Grand-Théâtre s'il n'a plus pour suprême ressource des artistes en représentation !

Il faudra faire augmenter la subvention.

Parmi les questions à l'ordre du jour à Lyon, il en est une que l'on néglige un peu trop : c'est celle qui concerne l'entretien et la construction des colonnes vespasiennes.

— Il faudrait en finir avec cet état de choses, disait quelqu'un, dût-on pour cela demander un décret. Ces établissements sont par trop décrépits.

— Pour ça, oui ! et c'est le cas ou jamais de parler de *décret-passage*.

DON GNAFRONOS DU GOURGUILLONAS.

PREDICTIONS POUR LA SEMAINE PROCHAINE.

Notre municipalité engage pour la saison d'été un corps de *balais* destinés à faire un nettoyage complet dans notre théâtre.

Si, à la suite de ce récurage, la même direction se trouve l'année prochaine à la tête de notre théâtre, on aura le droit de se demander ce que M. Senterre *encore y fait*.

Les candidats non élus aux dernières élections dans le département du Rhône, voyant que nos députés profitent des vacances pour se retremper au sein de leurs électeurs, vont, entraînés par l'exemple, se tremper dans le bassin de la place de Lyon.

Tous, hélas ! y trouvent la mort.

Leurs concitoyens, dans le deuil, décident qu'en mémoire de leur triste fin et aussi pour orner la place dégarnie par un récent éboulement, on leur élèvera sur ce même point une colonne vespasienne et commémorative.

La Compagnie des eaux, trouvant trop coûteux d'aller chercher au Rhône l'eau trouble qu'elle fournit à ses abonnés, s'entend avec la Compagnie des vidanges, qui, moyennant une minime redevance, fait transporter à l'usine de Saint-Clair les tonneaux de « première eau » qu'elle a l'habitude de vider dans nos rivières.

Grâce à cette ingénieuse combinaison, les abonnés de la Compagnie des eaux ont pour le même prix à boire et à manger.

On annonce que le théâtre des Célestins sera terminé en 1880. Les habitants du quartier illuminent.

MM. Perret et Mangini tombent malades en rentrant dans leurs foyers. Tous les médecins s'accordent à dire que leur mal provient du travail excessif auquel ces honorables se sont livrés pendant la session du Sénat. Il est possible qu'ils ne puissent pas reprendre leurs travaux.

D. G. DU G.



PAROLES ET MUSIQUE

REVUE THÉÂTRALE DE LA SEMAINE.

Les bonnes gens vont répétant :

— M. Senterre joue de malheur.

A quoi les gens grincheux répondent :

— Oui, mais il ne joue absolument que cela !

Un fait incontestable, c'est que depuis un temps relativement immémorial notre première scène ne se soutient que grâce à des changements de spectacle dont les motifs feraient rire le sultan lui-même, au sein de ses embarras.

On a commencé par changer le spectacle deux fois par jour; maintenant, on en est à trois, et qui sait où l'on s'arrêtera !

C'est d'abord l'affiche de la veille, puis les journaux du matin qui annoncent *Roméo et Juliette*; mais le programme une fois placardé et publié dans les journaux du soir, il ne s'agit déjà plus que d'*Haydée* ou de *Lucie*, jusqu'à ce qu'enfin on pose, vers quatre heures, une nouvelle affiche dans laquelle *Haydée* ou *Lucie* font à leur tour place à la *Fille du Régiment* ou au *Docteur Crispin*.

Et le public s'estime fort heureux si, une fois la recette encaissée, on pousse la fidélité à l'affiche jusqu'à ne pas lui donner, en fin de compte, une représentation du *Bossu* ou des *Pirates de la Savane*.

Figurez-vous un peu la situation de l'étranger qui, sur la foi de son journal, vient de Saint-Etienne, de Grenoble, de Valence ou de Bourg, pour entendre l'opéra annoncé, et qui se trouve ainsi mystifié par ces changements successifs de spectacle.

Si le *Journal de Guignol* était quotidien et obligé en cette qualité de publier les programmes de spectacle, il ne verrait qu'un moyen de ne pas induire ses lecteurs en erreur : ce serait d'indiquer fidèlement chaque jour le spectacle donné la veille. Hors de là, il est impossible de faire une annonce sérieuse.

Il est vrai que si cela continuait, — et il est regrettable que l'année théâtrale presque terminée ne nous permette pas de continuer nos études à ce sujet, — on pourrait inventer tout un système d'interprétation des affiches, de nature à permettre aux amateurs de découvrir sous le spectacle annoncé le spectacle qui serait réellement représenté.

Ainsi, quand on voudrait entendre le *Médecin malgré lui*, on saurait qu'on est sûr de son fait en choisissant un jour où l'affiche annonce le *Trouvère*.

Si l'affiche portait les *Huguenots*, les chercheurs d'émotion se prépareraient immédiatement à aller voir jouer les *Deux Orphelines*.

Enfin, aurait-on envie d'assister à une représentation de *Coppélia*, on attendrait que le programme porte le *Barbier de Séville*, etc...

Quand on en sera là, il ne s'agira plus que de savoir traduire, et M. Senterre réalisera des économies notables, car il n'aura à faire de secondes affiches que les jours où, par extraordinaire, le spectacle ne sera pas changé.

M. Senterre ne sera plus obligé de trouver des excuses comme celle-ci que tout le monde a pu lire : « Après demain, *Roméo et Juliette*, retardé pour cause de répétitions générales. »

Ce qui peut se traduire ainsi :

« Nous avons annoncé *Roméo et Juliette* pour aujourd'hui; mais voilà qu'au dernier moment nous nous sommes aperçus que cet opéra n'avait pas été répété. C'est aussi ennuyeux pour nous que pour vous. Mais on

ne peut pas penser à tout, et il faut que vous nous donniez le temps de réparer cet oubli. »

Enfin, les changements de spectacle pour cause d'indisposition ne venant plus indisposer le public, M. Senterre aura mis dans son jeu une de ces chances qui lui manquent tant.

Car, il faut bien le reconnaître, M. Senterre n'a pas de chances.

Les directeurs de théâtre peuvent se diviser en deux catégories bien distinctes, ceux qui ont de la chance et ceux qui n'en ont pas. M. Senterre appartient à la catégorie de ceux qui n'ont pas de chance. On ne peut pas se refaire.

M. Senterre a organisé son administration de telle sorte qu'il a une chance de réussir contre quatre-vingt-dix-neuf de mécontenter tout le monde. Eh bien! chose curieuse, la seule chance qu'il a sur cent ne lui réussit qu'une fois sur dix. Il est évident que la fatalité, au lieu de se fourrer tranquillement le doigt dans le nez, va le promener avec une obstination regrettable dans les affaires de M. Senterre.

Un exemple du peu de chance de notre directeur subventionné :

On sait qu'aux prix des plus grands sacrifices, — le sacrifice de tout sentiment artistique entre autres, — il a engagé, pour l'année prochaine, M. et M^{me} Galli; le mari comme première basse, la femme comme première chanteuse légère.

En cette circonstance, M. Senterre a fait des prodiges de largesse. Ces deux artistes, à eux seuls, lui coûtent près de deux mille francs par mois (!!!), au lieu de six mille au moins qu'on dépense ordinairement pour deux emplois de cette importance.

Si M. Senterre avait de la chance, M. et M^{me} Galli, qu'il paye 1,800 fr. selon les uns, 2,000 fr. selon les autres, vaudraient 8 ou 10,000 fr.

Qui veut parier qu'ils ne vaudront pas 300 francs la paire?

C'est que M. Senterre n'a pas de chance; c'est qu'il joue de malheur.

Il nous semble qu'il en joue même beaucoup pour 260,000 fr. Le public finira par crier : « Assez! »

ŒIL-DE-LYNX.



EQUEVILLES.

L'Angleterre veut faire la loi sur les mers.
Les œuvres du docteur Brochard font loi chez les mères.

Les jeunes gens se font une loi d'aimer.
Nos élus vont faire une loi de maires.

+

On pourrait ajouter que la nature qui a créé assez d'eau pour emplir les mers veut, elle aussi, que l'eau assure les mers.

+

— Qu'est-ce qu'on va nous donner au Grand-Théâtre pour la clôture de l'année?

— On parle des *Huguenots*.

— Les *Huguenots*, non. Desgoria ne veut pas.

— Et pourquoi ça ?

— Il paraît qu'il a peur d'être poursuivi pour l'exécution d'un *Saint-Brice de clôture*.

+

— Quelle différence y a-t-il entre le roi Victor-Emmanuel et la muse de la comédie?

— J'en vois beaucoup

— Eh! bien, vous êtes dans une erreur profonde, puisque Victor-Emmanuel est le roi dit *Thalie*.

+

Autre régicide.

— Quel est le monarque le plus célèbre de la terre ?

— C'est le sultan, parce que c'est un roi *fem-meur*.

DU CROCHET.



CORRESPONDANCE.

Pasbeau. — Merci, cousin; on voit bien que t'en connais aux ognés.

J. G. à Clermont-Ferrand. — On n'est pas ce que pensent certaines gens; mais hélas! on est ce que l'on peut et non ce que l'on voudrait!

R... b. — Bigre! mais ce Monsieur aurait le droit de nous demander à quel titre nous nous permettons de brasser ses cartes.

R. gone de Lyon. — Patience, t'arriveras, petit, continue à bûcher.

Jean Ch...t à Vienne. — Dis donc, t'ami, tes vezens sont quasiment tous bancales, sans compter ceusses qu'ont trop de pattes. Y sont trop « à la façon de Barbari, mon ami. » Si t'as le temps d'aller à l'école, manque z'y pas.

P. R. de Lyon. — En voilà déjà un de pincé pour c'te semaine, ça te va-t-y ?

R. au buffet. — Votre idée est heureuse, mais notre cadre ne nous permet guère de la favoriser efficacement. Nous prenons note des renseignements que vous nous signalez et nous recevrons toujours avec plaisir les communications qui pourraient nous permettre de faire cesser certains abus d'autant plus criants, qu'ils échappent à toute répression.

AUX LATUILLIÈRE. — *Léon*. — Je te disais ben, mon pauvre vieux, que je t'en ferais manger une braise. C'est toi que t'esses un vrai gone et que canes pas à la villa. On se t'arrache, on sait pourquoi. T'as plus d'aime que le Mercure du passage de l'Argue et nous ferons ben quéque chose de toi.

Auguste. — Mon pauvre Gugusse, gn'a ben longtemps que je voulais dire ce que je gassais dans ma comprenette, à toi, le grand reganisateur des affaires d'intérieur. C'est toi qu'en as d'aime; te nous as tous fait taper sus le coquelichon, mais nous allons prendre note revenge, que t'en seras tout bleu comme de fromage de Geai.

Charles. — Oh! ce que te nous as fait, dis? Ben vrai, te n'en as une japillarde que roucoule et que vous bouline jusque dans les boyes. Quand te n'ouvres ton portail, on dirait que t'esses le grand Musard.

Le Gérant, BAFFERT.